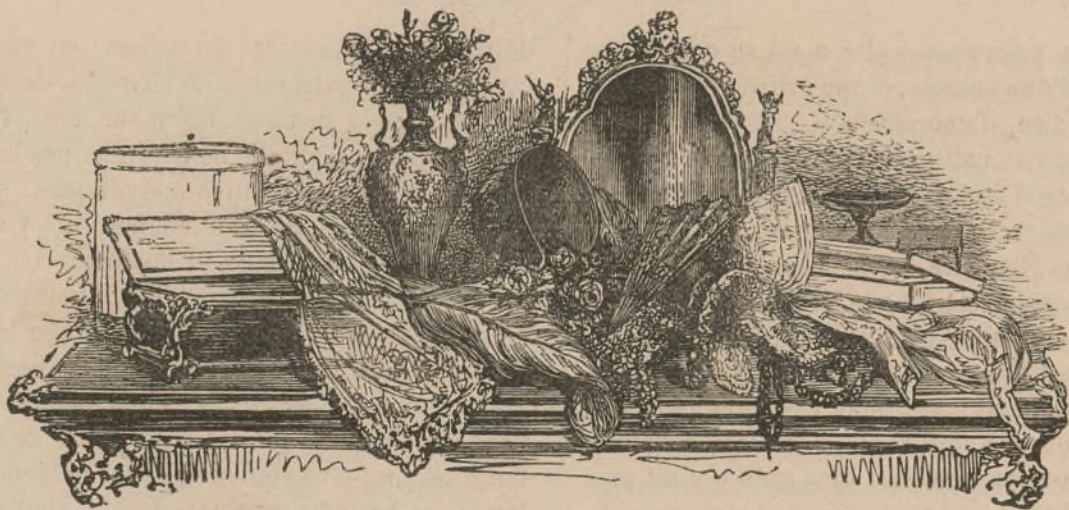




191

LES MODES PARISIENNES.

Coiffure de M^{me} Lucile Laborde, succ^{te} de Lejay, rue Richelieu, 77 — Manteau et Robe de M^{me} Olmer, boul. Montmartre, 1 — Costume d'homme de Becker, aîné, r. N^{ve} des petits Champs, 15 — Canne de M^{me} Lemaréchal, boul. Montm^{te}, 17 — Chapeau, Sibus, rue Vivienne, 20 — Chaussures d'homme de Bernard, Chapuis et Molière, rue de la Bourse 4.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
CORRESPONDANCE. — LE CAPITAINE FRACASSE (2^e et
dernière partie), par E. DE LA BÉDOLLIÈRE. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-
LUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



UNE jeune et très-jolie prin-
cesse nous vient d'Espagne ;
elle n'est pas encore arrivée
à la frontière de France,
que déjà toutes nos modes
sont tournées à l'espagnole !
Fi d'une coiffure qui n'au-
rait pas dans sa tournure
quelque chose d'andalou,
de catalan, ou de n'im-
porte quelle province d'Es-
pagne : — une dentelle noire cachant une fleur et
voilant des cheveux noirs et des yeux brillants,
— une coiffure de velours bleu brodé d'or entou-
rée d'une résille en soie toute bordée de
petites aiguillettes d'or, voilà ce qu'il nous
faut, et voilà ce que les demoiselles Thirion
et Milliastre (1), en jeunes et intelligentes mo-
distes qu'elles sont, viennent de composer ! On

(1) Rue Neuve-Saint-Augustin, 13.

ne saurait se figurer la grâce de ces coiffures : tout
cela est léger, coquet ; c'est un rien, mais un rien
charmant ! La coiffure de dentelle noire se com-
pose d'un fond rond entouré d'une dentelle très-
courte devant, et formant le petit bord ; de côté et
dessous est une grappe de fleurs roses très-flexi-
ble et tombant comme un petit saule. Pour trou-
ver un exemple à donner de la coiffure en velours
bleu, il faudrait remonter à des temps éloignés,
alors que les Maures étaient tout-puissants dans
Grenade ; car il y a bien un peu, dans ce velours
et cette légère résille bordée d'aiguillettes d'or, du
reflet de l'éclat qui brillait dans le costume des
anciens maîtres de l'Alhambra. Sous un faux air
des grâces parisiennes, il est encore chez ces de-
moiselles une coiffure de blonde blanche dont le
fond est couvert d'un feuillage quadrillé : une
grosse fleur est posée de côté avec beaucoup de
coquetterie ; mais ce fond quadrillé est certaine-
ment de la famille des résilles. Ce qui est tout
français, c'est un chapeau, de la même maison,
en velours-épinglé rose orné d'une plume-mar-
quise ; cette plume, séparée au milieu, retombe
de chaque côté en deux petites touffes noires de
brins de marabouts. Il y a encore des bonnets-
Isabelle, des bonnets-Luisa.

Ne croyez pas cependant que, parce qu'on est
de sang royal, il faille renoncer aux splendeurs
de la jeunesse et cacher son front de quinze ans
sous les dentelles. Ce serait là un grand malheur !
Grâce à Dieu, il n'en est rien, et, si les noms des
jeunes princesses sont donnés aux modes nouvel-
les, c'est seulement que ces noms sont la renom-
mée, sont la mode du jour. Hélas ! la mode n'a
pas toujours le bonheur d'avoir pour texte de jeu-

nes et belles princesses ; elle a dû se contenter quelquefois d'une comète, d'une éclipse et même, c'est triste à dire, d'une girafe.

Nous avons vu, cette semaine, dans un magasin, une pièce d'étoffe sur laquelle était écrit en grosses lettres : « BLEU-MONTPENSIER. » Il y avait déjà le bleu-Nemours et le bleu-Joinville : le bleu-Montpensier est bien le frère du bleu-Nemours, comme celui-ci l'est du bleu-Joinville ; peut-être est-il d'une nuance un peu plus foncée, mais bien sûrement il est de la même famille.

La question des toilettes de bal et de soirée s'agite sous toutes ses faces, bien qu'il n'y ait pas encore de bals ni presque de soirées ; mais on prévoit des fêtes très-prochaines : il faut se tenir sous les armes. Comme robes légères en tulle, en crêpe, on fera, dit-on, beaucoup de doubles et triples jupes. Jusque-là rien de nouveau ; mais on rendra ces robes nouvelles par des garnitures qui seront toutes différentes de celles des années dernières. Les rouleaux de satin s'emploieront sous des aspects encore inédits. L'or et l'argent se mêleront aussi aux tulles et aux satins. Il ne nous est pas encore permis de divulguer les secrets de la mode dans plus de détails ; bientôt l'interdit sera levé, et en temps utile. Contentons-nous donc du présent, qui se résume par les robes de demi-toilette, les manteaux et les coiffures. Nous avons déjà dit qu'on faisait un peu de tout en formes de manteaux, et cela est vrai. Comme toujours, les formes les plus simples paraissent devoir l'emporter : les paletots à grandes pélerines, les visites non arrondies du bas et, *surtout* et *avant tout*, les pelisses. Ces pelisses se composent de cinq ou six lés d'étoffe, satin ou velours, froncés ou plissés au bord d'une petite pièce arrondie, laquelle est cachée sous un petit collet carré ou arrondi de même que la pièce qu'il cache. Mais, dira-t-on, ce n'est pas non plus très-nouveau. Nous en convenons d'avance ; aussi, pour leur donner cet air de nouveauté exigé par l'impérieuse nécessité du changement en matière de modes, on les garnit de deux hauts volants de dentelle noire. Les pelisses en velours de couleur vanille ou gros-bleu, c'est-à-dire un de ces trois bleus en question, sont très-élégantes avec ces beaux volants en dentelle noire. Le satin bleu est aussi en grande faveur pour ce genre de pelisse. Il est entendu que le petit col est garni de dentelle, de même que les bouts de manches ; seulement la dentelle des manches se pose souvent en revers pour les femmes qui craignent le flouflou de la dentelle posée en engageante froncée au bord et relevée en dedans par une rosace de ruban.

Jamais les magasins de Violard (1) n'ont été plus nécessaires qu'en ce moment ; car jamais la dentelle n'a eu plus de vogue : dentelles en volants

de robe, de mantelet, de pelisse ; en revers sur les jupes ; en garnitures de chapeau, de coiffure ; on pose de la dentelle noire sur tout. Du reste cette fureur de dentelle ne trouvera pas les magasins en défaut. Chantillys magnifiques, dentelles à la mécanique imitant le chantilly à s'y méprendre, de toutes hauteurs et de tous prix, Violard est universel en fait de dentelles ; viennent les soirées, les réceptions, et l'on appréciera la beauté de ses angleterres et de ses points d'Alençon. Les applications de Bruxelles nous semblent avoir beaucoup gagné sous le rapport des dessins ; les fonds ne sont plus couverts, et les anciennes guirlandes et branchages s'entrelaçant sont parfaitement reproduits.

Le secret ne nous est pas recommandé quant aux fleurs ; Millery (1) est tout prêt : guirlandes, bouquets, montants de robe, tout est là frais et monté avec un art et un goût parfaits. Les fleurs tropicales et les fleurs d'eau seront les préférées. Les feuillages de ces fleurs ont une teinte très-différente des feuillages ordinaires : ils sont plus pâles et comme veloutés ; la rosée du matin semble y avoir déposé une humidité qui se forme en gouttelettes brillantes ; c'est d'un naturel et d'une douceur de tons tout à fait charmants et nouveaux. Les formes des guirlandes ou coiffures se varient un peu : il y a la guirlande à grosses touffes plates de chaque côté ; la guirlande mince de feuillage et fleurs, qui, après avoir tourné en deux tours, vient retomber en grappes d'un seul côté ; — et puis la coiffure-résille, jolie création qu'on cache encore ; car elle est si gracieuse, qu'elle deviendrait bientôt mode populaire : or il faut la conserver pour nos prochains bals dans toute sa virginité juvénile. Les guirlandes de feuillage en velours montées sur or ou argent, et mêlées quelquefois de fleurs d'or et d'argent, sont d'une grande élégance. Ce feuillage, de nuances fondues, est assez long et pointu. Les fleurs d'argent sont montées flexibles comme les fleurs en pierreries ; aussi, le soir, ont-elles le brillant des mille facettes du diamant.

La coiffure en cheveux reste assez basse et simple ; les bandeaux sont très-peu écartés sur le front et beaucoup plus relevés sur les oreilles, puisqu'ils ne les couvrent qu'aux trois quarts au lieu de les cacher comme ci-devant. On porte aussi des bandeaux bouclés, des boucles frisées légèrement et toujours abondantes. On change sa coiffure lorsqu'on doit mettre dessus un petit bonnet paré ; il faut, dans ce cas, resserrer les cheveux et les porter un peu plus sur le sommet de la tête, sans quoi le bonnet perdrait de sa grâce.

Mais n'oublions pas les enfants, qui ont, de même que nous, leurs modes nouvelles : ne leur fait-on pas des manteaux, des pelisses, des robes,

(1) Rue de Choiseul, 2 bis.

(1) Rue de Ménars, 12.

des chapeaux? Si, vraiment; mais cela change de noms. Ainsi madame Marendaz (1) fait pour les petites demoiselles, et même pour nos charmantes petites *babies*, des *cabans* en cachemire bleu de ciel doublé de blanc; des capotes de satin rose, bleu, blanc, piquées et bordées d'une très-étroite ruche de ruban; des robes de cachemire bleu-ciel ornées de broderies en soutache blanche. Aux petites filles de quatre à sept ans, elle fait de très-jolis pardessus presque ajustés à la taille et arrondis devant; les ornements diffèrent selon les étoffes: avec le velours, elle emploie la dentelle ou les galons de soie, ou bien encore la passementerie légère formant broderie; avec les taffetas, les alcyones, ce sont des ruches découpées ou en ruban et la passementerie, qui va sur tout.

Les formes de chapeaux pour les jeunes filles de cet âge se font plus volontiers rondes et ouvertes; cependant on fait quelques capotes. Les pantalons restent courts; il ne faut pas qu'on les aperçoive passer sous les robes. La broderie anglaise sur percale ou jaconas est la base de toute toilette d'enfant: petit col Louis XIII pour les jeunes garçons, petit col pour les petites demoiselles, robe de dessous, bordure de pèlerine, broderie sur tous les objets dont se compose une layette, tout doit être brodé à jour dit broderie anglaise; c'est une loi d'élégance à laquelle madame Marendaz a soumis sa jeune clientèle.

Dans notre Numéro de dimanche dernier, nous avons dit que les robes de demi-toilette prenaient toutes des garnitures, et nous ajoutions que ce n'était pourtant *que* des robes de courses en ville et de promenades dans les magasins. Le *que* a été remplacé par *pas*, ce qui change entièrement la signification des renseignements sur les modes de ce genre de robes. Bien souvent les compositeurs de l'imprimerie mettent un mot pour un autre; et nous ne réclamons pas, parce que le sens de la phrase reste le même ou à peu près: mais, dès qu'il s'agit d'une erreur qui pourrait donner de fausses indications à nos lectrices, nous croyons utile de la rectifier, malgré le peu d'importance du sujet.

Les étoffes des robes habillées seront d'une grande richesse, et même les étoffes des robes montantes; de ce nombre sont celles qui ont des dessins dans le tissu même dont nous avons déjà parlé. Le magasin des DEUX-PAGES (2) a de fort belles étoffes. Nous citerons de cette maison une riche étoffe pékin, à larges raies satinées cerise et raies mates gris-perle, qui produit un effet admirable aux lumières; des brochés-Pompadour à larges rayures de satin vert-pomme, cerise, bleu sur fond blanc, et guirlandes de fleurs tournant en spirale sur les lignes satinées. Les satins, les reps,

les taffetas sont en grand choix dans cette maison, si justement renommée pour avoir toujours les articles et les nuances les plus à la mode. Du reste les magasins de soierie en vogue pour les nouveautés s'occupent maintenant de confection. Ainsi a fait la maison des Deux-Pages, qui a de très-jolis mantelets, de plus jolis pelisses et pardessus. Il est vrai qu'elle est à la source des belles étoffes et est parfaitement renseignée sur les couleurs et les coupes en faveur. On peut donc recommander ce magasin pour la confection des mantelets, pelisses, pardessus, sorties de bal, avec la même confiance que s'il s'agissait de leurs soieries.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de velours royal orné d'une touffe de plume. Mantelet de satin garni de passementerie. Robe de soie à rayures tissées dans l'étoffe.

Costumes de petites demoiselles de 9 à 10 ans. — Capote de gros d'Afrique ornée d'une plume. Mantelet de taffetas glacé garni de volants découpés. Robe de mérinos double garnie de velours noir.

Costume de petite fille de 4 à 7 ans. — Chapeau de velours orné de choux de rubans de satin. Pardessus en taffetas glacé orné de ruches découpées, ouaté et doublé en soie de même nuance. Robe de cachemire brodé en soutache en forme de tablier.

PATRONS.

Col brodé au plumetis et point d'armes, pardessus pour petite fille de 4 à 7 ans représenté sur notre dessin de ce jour.

Nos abonnées peuvent en toute sécurité se servir des patrons que nous leur envoyons presque chaque semaine, car ils sont toujours pris dans les meilleures maisons de Paris; et ce qui peut d'ailleurs les en convaincre, c'est que nous mettons toujours le nom de la lingère ou de la couturière qui nous les fournit. Il est évident qu'une maison ne voudrait pas nous donner des modèles qui feraient tort à sa réputation. Le patron de paletot de dimanche dernier était de mesdames Fanny et Pachery, une de nos premières maisons de modes et robes.

CORRESPONDANCE.

M. W., à *La-Chaux-de-Fonds*. — Nous n'avons pu vous faire expédier ce que vous demandiez; il n'y a pas de passementier à l'adresse indiquée par vous, ni même dans les environs.

MADAME DE L., à *Nantes*. — Les prix de cet article varient de 150 fr. à 700 fr. Nous sommes forcée d'attendre que vous nous fixiez un maximum.

MADAME R., à *Millery*. — Tout vous parviendra pour l'époque déterminée.

M. R...g, à *Gand*. — Nous allons nous mettre en mesure de satisfaire à toutes les demandes de ce genre qui nous seront adressées. Mais cela exige une organisation, un personnel à part, et nous ne sommes pas en mesure aujourd'hui.

(1) Rue Saint-Honoré, 416.

(2) Rue Vivienne, 41.

LE CAPITAINE FRACASSE.

(SUITE ET FIN.)

La lune brillait par intervalles, et sa face jaune reflétait des lueurs blanchâtres sur les crêtes des vagues du fleuve, qui coulait à plein chantier. Les ondulations des flots soulevés par le vent balançaient les bateaux, si bien que le capitaine, occupé à monter avec une clef le rouet d'acier de son arquebuse, que le sergent Laloyer avait chargée, éprouvait des secousses qui le contrariaient dans son opération.

« Ventre-saint-gris ! cria-t-il à Radiguet, je devine vos intentions : vous ne m'avez amené sur ce terrain mouvant que pour faire dévier ma balle ; mais je vous préviens, mon jeune ami, que nous recommencerons jusqu'à ce que l'un de nous tombe à terre.

— Ou dans l'eau, répondit froidement le jeune homme, en achevant de retirer la coulisse de cuivre qui couvrait le bassinet de son arme. Vous êtes-vous confessé, capitaine Fracasse ?

— Avez-vous fait votre testament, monsieur le griffonneur ? Ça, la rive est déserte, nous voici en pleine eau : rien ne s'oppose à ce que nous commençons nos exercices. »

Les deux témoins cessèrent de ramer, après avoir amené les barques à vingt pieds de distance ; ils se penchèrent pour observer le bord silencieux, puis se couchèrent, et crièrent : Feu ! Les deux coups partirent à la fois, et l'on entendit un cri perçant. A ce bruit, l'on vit des cavaliers sortir d'une ferme isolée, et le rivage du côté du faubourg d'Olivet s'éclaira comme par enchantement de la lueur des torches que portaient les hommes d'armes.

« Sauvez-vous ! sauvez-vous ! capitaine, dit le frère de Radiguet. Le malheureux n'existe plus ; votre balle a frappé en pleine poitrine. »

Fracasse jeta son arquebuse, saisit les rames, s'approcha de la barque ennemie, et y aperçut son rival étendu, sans mouvement, et la poitrine couverte de sang. Il entendit en même temps les cavaliers demander à grands cris un bateau, et, sachant que, s'il était fait prisonnier, il serait inévitablement condamné à mort, il dit au sergent : « Filons vers Blois, et appuyons à droite, afin de pouvoir nous jeter dans la campagne si les archers viennent à s'embarquer. Me voici exilé pour six mois au moins ; mais, quand l'affaire sera assoupie, je reviendrai épouser la belle Simonette !... Pourtant, c'est dommage, je plains malgré moi ce pauvre diable ! j'aurais dû me contenter de lui casser une jambe ou un bras. »

Favorisés par le courant de la Loire, que les pluies avaient grossie, le capitaine et le sergent descendirent avec rapidité jusqu'à Blois. Là, sans

sortir de leur barque, ils entamèrent leurs provisions, et, pendant le repas, Laloyer insinua qu'il était prudent de se séparer. En conséquence, le capitaine, comme le plus compromis, demeura en possession du bateau, et le sergent prit la route de Vendôme.

Nous ne suivrons pas le capitaine dans ses pérégrinations. Son absence d'Orléans fut plus longue qu'il ne le pensait. En arrivant à Saumur, il eut une discussion dans une taverne avec un bourgeois, et reçut un coup d'épée qui le retint trois mois à l'hôpital. Cependant il supposait que son signalement avait été donné à la maréchaussée : craignant d'être découvert, il partit avant d'être guéri, et se rendit à Niort. Il avait emporté dans une malle sa garde-robe et son argent comptant, mais, au delà de Niort, il constata dans sa bourse un vide absolu ; en même temps ses jambes fatiguées lui refusaient le service. Il se jeta épuisé sur le bord d'un fossé, et il y serait resté comme dans une tombe, si une chasse n'était venue à passer. La comtesse de Vouvant, qui marchait en tête, vit en passant le pauvre capitaine, en eut compassion, l'interrogea, et le conduisit à l'abbaye de Maillezais, dont les moines bénédictins donnaient l'hospitalité aux voyageurs et nourrissaient les pauvres de la contrée. Les chasseurs firent halte aux portes du couvent, où le malheureux Fracasse, dont cette dernière course à cheval avait augmenté la lassitude, fut recueilli presque mourant. A la recommandation de la comtesse, les bons religieux mirent Fracasse dans une cellule commode, pansèrent sa blessure qui s'était rouverte, et lui prodiguèrent les soins les plus charitables. Comme ils avaient besoin d'hommes d'armes pour se défendre contre des bandits qui hantaient les bois de la Vendée, ils lui proposèrent de le garder. Le sieur Maugis, abattu par le malheur, accepta avec joie le commandement de trois paysans qui composaient la garnison du monastère.

Bientôt la vie paisible qu'il menait, les pieuses exhortations de ses hôtes, les salutaires méditations provoquées par son isolement, modifièrent singulièrement son humeur. Il se repentit de ses égarements et de ses fautes, et résolut de finir ses jours auprès des bons pères qui l'avaient recueilli. Toutefois, avant de se confiner à Maillezais, il demanda à l'abbé la permission de faire un voyage à Orléans, afin d'y régler ses affaires d'intérêt, et d'obtenir sa grâce s'il était possible.

Pour effectuer son voyage sans danger, Fracasse se coupa la barbe, et se vêtit d'un costume de laboureur. Il partit, et entra à Orléans dix-huit mois après la catastrophe qui avait coûté la vie à Chrysophile Radiguet. Il se logea près de l'église Saint-Germain, et avant de s'aventurer dans la ville, il questionna son hôte sur le père



Chaponneau et sa fille Simonette; il n'osait parler de la famille du procureur.

« Ah! dit l'hôte, vous connaissez maître Chaponneau! Il va bien, Dieu merci! mais il est retiré du commerce; il demeure chez son gendre, qui vit dans la retraite depuis la mort de son père et de son patron.

— Quel patron? demanda Fracasse.

— Messire Claude de La Chastre, maréchal de France, chevalier de l'Ordre, notre digne gouverneur, que nous avons perdu le 18 décembre dernier.

— Ah ça! reprit le capitaine étonné, Simonette a donc épousé le successeur de Chrysophile Radiguet?

— Comment! dit l'hôte, elle a épousé Chrysophile Radiguet en personne, celui qui avait eu un duel avec le capitaine Fracasse?

— Dites Maugis-Lancelot... Mais il ne s'agit pas de cela, s'écria le capitaine, dont cette révélation bouleversait les idées, j'avais entendu dire que...

— Que Chrysophile était mort, mais point: il a joué un tour à ce maudit Fracasse, qui, comme vous le savez, était un brouillon, un querelleur, un vrai...

— Halte là, interrompit le capitaine: j'ai connu M. de La Moulinière, et je ne saurais permettre qu'on l'insultât; parlez-en respectueusement, s'il vous plaît, ou cessons l'entretien. Avant de le poursuivre, je vous prierai de me dire si la prévôté a informé contre mon honorable ami le capitaine.

— Nullement, puisque le duel était une plaisanterie. Le sergent Laloyer avait été gagné; les arquebuses étaient chargées avec des balles de papier, et un poulet tué par l'hôte du *Mouton-Rouge* a fourni tout le sang qu'a versé la prétendue victime. Ah! ah!

— Vous trouvez cela drôle? dit d'un air sombre le capitaine, qui sentait se réveiller en lui le vieil homme: c'est une infâme trahison!

— Elle avait été conseillée par M. le gouverneur, auquel son secrétaire avait remis le cartel. « J'ai entendu parler de ce Fracasse, dit le maréchal de La Chastre: il y a longtemps qu'il cause du scandale dans Orléans, et j'ai eu plus d'une fois l'envie de l'envoyer à la Bastille; mais il vaut mieux profiter de l'occasion pour en délivrer la ville sans esclandre. » Et ce fut le gouverneur lui-même qui traça le plan qu'exécuta Radiguet.

— Et l'on a pu supposer, s'écria Fracasse d'une voix retentissante, que le capitaine Maugis-Lancelot-Polycarpe de La Moulinière, le roi des braves, le favori du dieu Mars, dévorerait sans indigestion une aussi lourde injure! Non, vertudieu! il terrassera, concassera, pulvérisera tous ses antagonistes, fussent-ils maréchaux de France et gouverneurs de provinces!

Là-dessus, le capitaine se leva, porta machi-

nalement la main à ses lèvres pour retrousser ses moustaches absentes, lança un regard terrible à son interlocuteur, et sortit, dans l'intention de se rendre directement chez Radiguet.

La demeure de l'ex-secrétaire était à l'extrémité de la longue avenue qui conduit à Olivet. En traversant la Loire, Fracasse eut un accès de rage à la vue des flots témoins de son humiliation. Le fleuve coulait lentement, divisé par des monceaux de sables en mille filets argentés. Ce n'était plus, comme dans la nuit du duel, une masse tumultueuse obéissante au souffle de l'orage, c'était un lac paisible, où se mirait un beau soleil, dont les rayons, descendant en cône immense sur la terre, s'allongeaient sans obstacle jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon.

Malgré l'indignation récente dont Fracasse avait été animé, il y avait dans son cœur, comme dans le fleuve, un contraste entre le présent et le passé. Sa fureur se calma insensiblement; il se rappela les pieuses admonitions de l'abbé de Maillezais, et il examina le costume contre lequel il avait échangé son attirail militaire. « Est-ce qu'il me convient, se dit-il, d'aller provoquer un homme, un époux, un père de famille; ai-je la mine d'un bretteur sous ces habits de paysan, avec ce menton de jouvenceau? Faut-il oublier tous les beaux sermons que j'ai entendus sur la patience et le pardon des injures; faut-il perdre le fruit de tant de bons conseils, pour rentrer dans une voie de perdition? » Pendant qu'il délibérait ainsi avec lui-même, il atteignit la maison de Radiguet. La porte était ouverte, et, à l'extrémité du jardin, il aperçut Simonette assise au pied du mur sur un banc rustique. Elle était élégamment et simplement vêtue; sur ses genoux reposait un livre tenu ouvert, comme par un signet, par une rose qu'elle venait de cueillir pour son enfant nouveau-né. Elle méditait sur sa lecture, et sa rêverie, en rapport avec l'expression habituelle de ses traits, leur conservait une pureté que tout autre mode de l'âme eût dénaturée; car la beauté d'une femme n'est jamais parfaite, si ses sentiments intérieurs ne correspondent pas au caractère propre de ses formes physiques.

Au bruit des pas lourds du capitaine, Simonette leva la tête, et poussa un cri en reconnaissant son ancien prétendant. Radiguet accourut pour la soutenir dans ses bras: « Qu'avez-vous, mon amie, lui dit-il, et que nous veut cet étranger?

— Peste! messire, vous avez la mémoire courte, et il est singulier que vous ne me reconnaissiez pas, après avoir reçu de moi une balle d'arquebuse au travers du corps.

— Fracasse!

— Oui, je suis celui que les Orléanais surnommaient ainsi; mais il paraît que ma réputation est usurpée: je passe pour un exterminateur, et pour-

tant, quand je crois avoir tué un homme, je le retrouve en pleine santé, et m'aperçois que c'est une besogne à recommencer.

— Je suis à vos ordres, » dit Radiguet. Simonette enlaça son mari de ses deux bras, et se mit entre lui et le capitaine, qu'elle regarda d'un air où la menace se mêlait à la supplication.

« Rassurez-vous, madame, repartit le capitaine; votre mari m'a offensé sans doute, mais le but de sa supercherie l'excuse. Aspirant à votre main, il n'a pas voulu mourir de la mienne; il lui était trop doux de vivre auprès de vous, pour qu'il consentit à se laisser tuer par moi. D'ailleurs, dans la ruse dont j'ai été dupe, il avait pour complice un maréchal de France, et je me fais gloire d'avoir été assez redoutable pour qu'un puissant dignitaire conspirât contre moi. Maintenant je ne serai plus à craindre pour personne; ma rouillarde est suspendue à un clou, d'où je la décrocherai rarement. Je commence à rougir de ma méchante vie: autant je me suis rendu odieux par l'amour des rixes, autant j'espère me rendre agréable par la bienveillance; et pour vous donner un gage de mes dispositions nouvelles, je vous demande votre amitié. »

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

Causeries.

*. Depuis bientôt un an il n'y a plus de rue Laffitte à Paris. Elle a été renversée de fond en comble par une trombe d'architectes qui faisait semblant de vouloir la mettre à neuf. Des échafaudages se dressent à la place où furent les maisons; de loin on voit des ombres blanches s'agiter sur ces échafaudages, ou se balancer au bout de grandes cordes hérissées de nœuds. L'observateur superficiel prend ces ombres pour des Limousins vivants en train de rebâtir; mais il est aisé de reconnaître que ce sont les fantômes des anciens habitants de la rue. De temps en temps le vent du désert souffle sur ces ruines et envoie des tourbillons de poussière et de sable dans les yeux des passants du boulevard.

Que sont devenus les lorettes et les agents de change qui peuplaient autrefois cette rue? Il faut le demander au simoun.

Un délégué du commerce français en Chine, revenu de son expédition après trois ans d'absence, se dirigea, au sortir d'un coupé des messageries, vers son ancien appartement de la rue Laffitte. Arrivé sur le boulevard, il le parcourut de long en large, depuis la rue du Mont-Blanc jusqu'à la Porte-Saint-Martin, sans rien trouver qui lui rappelât Laffitte-Street. Il était alors neuf heures du soir; le lendemain, à cinq heures du matin, il se promenait toujours son sac de nuit sous le bras.

Outré de colère, il se transporta chez un membre de l'Académie des Sciences (section de géographie), pour lui demander quelques renseignements. L'académicien consacra la journée à des préparatifs scientifiques; et, le soir venu, il se mit en marche avec le délégué, muni de tous les instruments nécessaires pour relever les degrés de latitude et de longitude.

A dix heures du soir, ils étaient parvenus à préciser l'ancien emplacement de la rue; alors le délégué proposa de faire des fouilles sur le lieu où fut autrefois son domi-

cile. Le savant accepta la proposition avec enthousiasme et alluma une lanterne sourde.

Après avoir fait trente pas, l'académicien et le délégué aperçurent un poteau, un lampion éteint, et un invalide endormi. « Voici un fossile, dit le savant, emportons-le. » Il essaya de le prendre dans ses bras; l'invalide ouvrit les yeux, poussa un gémissement, et donna un coup de béquille à l'académicien. « Que demandes-tu, ombre plaintive? dit celui-ci. — Que tu te retires de mon clair de lune. »

L'académicien s'enfuit en trébuchant dans les décombres et ne tarda pas à rejoindre le délégué qui venait de retrouver l'emplacement de son entresol.

Ils commencèrent les fouilles avec leurs cannes.

L'entresol était devenu une cave. Après des efforts inouïs, le délégué poussa un cri de joie: il venait de mettre son salon au jour. Un homme s'y trouvait assis dans un fauteuil:

« Quelqu'un chez vous! s'écria l'académicien en essayant de se cacher dans sa lanterne sourde.

— Rassurez-vous, dit le délégué, c'est mon portier, feu M. Pochet. »

Il n'était que trop vrai; le portier, surpris probablement par le cataclysme, n'avait pas eu le temps de s'enfuir. Le malheureux tenait encore à la main un numéro de journal dont la bande n'était qu'à moitié enlevée. Hélas! feu M. Pochet était mort avant d'avoir pu lire la suite des *Mémoires de M. Martin*.

« Je comprends maintenant, dit le délégué, pourquoi mon journal m'arrivait en Chine avec tant d'inexactitude. »

Outre cela, M. Pochet était étendu dans le meilleur fauteuil de son locataire et portait sa plus belle robe de chambre. A côté de lui et à portée de la main se trouvaient un verre et une bouteille encore pleine d'un excellent vin de Bordeaux, que le délégué reconnut.

De même qu'il n'avait pas eu le temps de lire son journal, le portier était mort avant d'avoir vidé sa bouteille.

« Cet homme a été cruellement puni de ses forfaits, dit le délégué; rendons-lui les honneurs funèbres. »

Ils creusèrent un trou dans le sable et y ensevelirent M. Pochet. Ce devoir accompli, ils reparurent au jour. Le délégué emporta un moellon dans sa poche pour le montrer aux curieux comme un fragment de la fameuse muraille de la Chine. Le savant courut rédiger un rapport à l'Académie sur ses découvertes.

*. On dit que le *Journal des Débats* veut bannir le roman-feuilleton de ses colonnes. Lorsque M. Charles de Bernard aura terminé son *Gentilhomme campagnard*, tous les romanciers seront expulsés du territoire Bertin. Il y a peine de mort pour le rédacteur qui oserait proposer leur rentrée.

Ni le succès des *Mystères de Paris*, ni celui de *Monte-Christo* n'ont pu conjurer l'orage. On dit cependant que le rédacteur en chef des *Débats* n'a pris cette mesure qu'après de violents combats avec lui-même.

On raconte qu'au coin de la rue des Prêtres, l'ombre indignée de Geoffroy lui est apparue. M. Bertin a vu Hoffmann en songe, il donnait le bras à Duvicquet, le plus grand critique et le plus grand joueur de dominos de la Restauration. Le fantôme de Duvicquet lui a jeté le double-six à la tête.

Hoffmann s'est contenté de lire un feuilleton où il constatait les fautes de français de M. Eugène Sue.

Pour apaiser les mânes de Geoffroy et pour se garantir des double-six de Duvicquet et des articles d'Hoffmann, M. Bertin a immolé le roman-feuilleton.

Nous sommes peut-être à la veille d'une guerre sociale.

Quoi qu'il en soit, le *Journal des Débats* ne supprime pas son feuilleton. Seulement, on n'y fera que de la critique, beaucoup de critique, trop de critique.

La fantaisie y sera admise également; mais on ne

l'administrera à l'abonné qu'à petites doses de quinze colonnes.

Les critiques sont dans la jubilation. Depuis trop longtemps au régime, les critiques ont maintenant un appétit féroce. Gare aux malheureux qui leur tomberont sous la dent !

Les deuxièmes phases, les situations, les mouvements généraux se préparent à émigrer de la *Revue des Deux-Mondes*. J'ai rencontré hier un coup d'œil sur et un quelques mots à propos de qui se rendaient ivres de joie au bureau des *Débats*. Un modeste aperçu se glissait derrière eux, son manuscrit sous le bras. Il y a dix ans que les malheureux n'ont été imprimés.

Quant à la fantaisie, il en pleut. Il y a une salle, au *Journal des Débats*, où l'on dépose les feuillets de fantaisie. Le plafond fléchissait sous le poids des manuscrits ; on a été obligé de l'étayer.

L'article de mœurs relève aussi la tête ; il croit que les beaux jours des *Ermites* vont reluire pour lui.

Ne troublons pas ces illusions ; ne faisons pas asseoir le spectre de Banquo au banquet de la critique ; laissons la fantaisie déployer ses ailes, et l'observation s'armer de son lorgnon. Il y a long-temps qu'on l'a dit : ne vendons pas la peau du roman-feuilleton avant de l'avoir porté en terre.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*. Au sujet d'une polémique qui s'est élevée entre MM. Delécluse et Léon Pillet, sur le droit fort légitime, incontestable que peut avoir l'Opéra à représenter des traductions des meilleures partitions de l'étranger, on a publié les lettres suivantes que nous reproduisons, en raison des noms dont elles sont signées et des renseignements intéressants qu'elles fournissent sur l'opéra de Robert Bruce actuellement à l'étude. Voici ces lettres :

« Bologne, le 10 juillet.

» Mon cher monsieur Léon Pillet.

» Je vous écris avec contentement, parce que les choses prennent de jour en jour une tournure plus satisfaisante. Rossini, qui témoigne constamment de tout l'intérêt qu'il vous porte, travaille avec une ardeur que j'étais loin d'attendre aussi réelle et aussi franchement volontaire !... Il est tous les jours à notre disposition !... Il nous donne des séances aussi longues que nous les voulons !... Il se préoccupe très-vivement de cet ouvrage ! Il y pense sans cesse : nous en avons la preuve par ce qu'il nous dit en nous abordant le lendemain. Il se félicite de voir que la couleur générale conservera une complète unité ! Il proscriit sans pitié tout ce qui sortirait de l'harmonie de la partition. Les arrangements ou les transpositions à faire sont tous indiqués par lui-même, et examinés ensuite avec le plus grand soin. Les tons nouveaux sont arrêtés en raison de la voix des chanteurs, mais sans qu'il en adopte jamais un qui puisse nuire à la composition !... Il nous a donné plusieurs morceaux qui ne se trouvent dans aucune publication théâtrale ou autre ! Il nous a donné entre autres un chœur magnifique qui n'a jamais été entendu à Paris !...

» L'ardeur de Rossini est telle, que ses amis en sont étonnés au plus haut point ! Donizetti ne cesse de répéter qu'il ne revient pas de sa surprise !... Les visiteurs qui viennent le soir faire la causerie crient au prodige en voyant Rossini au piano ! Bref, il a pris tant de plaisir au travail, que j'accepte pleinement un espoir pour l'avenir !... Si le public fait, comme je n'en doute pas, un beau succès à ceci, je gage que Rossini reprendra la

plume et vous fera, par la suite, un opéra tout à fait nouveau !...

» Notre tâche est presque finie... Maintenant Rossini, qui veut que sa pensée soit respectée partout, est convenu de nous donner deux séances au piano pour passer de nouveau en revue tous les morceaux, nous en indiquer les mouvements et les marquer au métronome, etc., etc.

» Bref, Rossini ne doute pas que vous ne soyez content de notre travail, que nous avons déclaré hier clos et terminé. A son retour de la campagne, il vous écrira pour vous dire lui-même ce que je ne fais qu'indiquer, etc., etc.

» Signé GUSTAVE VAES. »

« Mon cher Directeur,

» Vous devez être un peu impatient de recevoir des nouvelles de notre besogne, et il y a long-temps que je vous en aurais donné si je n'avais pas voulu attendre qu'elle fût assez avancée pour vous dire à peu près quand nous serons de retour... Rossini a continué d'être parfait... Il nous a donné tout le temps nécessaire... Il a pris au travail un intérêt qui a stupéfié tous ses amis... Le fait est qu'il y pense et en parle sans cesse... Nous avons abordé le dernier acte, et il est assez avancé. — Rossini nous donne mardi prochain une dernière séance au piano, pour entendre encore tous les morceaux dans leur ensemble, en déterminer le mouvement et le marquer au métronome, etc. Il nous a donné un chœur qui n'a jamais été entendu à Paris, et qui n'a pas été publié, et deux autres morceaux inédits, etc., etc.

» Signé NIEDERMAYER. »

Enfin, le 15 juillet dernier, Rossini lui-même m'écrivit la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Pillet,

» Ces deux mots vous seront remis par MM. Niedermayer et Vaës. Comme caractère, comme amabilité personnelle et comme talent, vous ne pouviez me donner des collaborateurs qui dussent mieux simplifier ma tâche. Notre travail est terminé ! Les derniers plans ne cadrant pas avec les morceaux que j'ai choisis pour notre noble pasticcio, je vous prie de vous en tenir à la lettre à tout ce qui a été établi. J'entends que nul changement ne soit apporté à ce travail ! C'est la seule récompense que j'attends de vous.

» Recevez, mon cher Pillet, l'expression de mes sentiments dévoués.

» Signé JOACHINO ROSSINI. »

*. En même temps qu'il reprenait le cours de ses représentations, l'Odéon rendait au public cette exposition intime et choisie qui complète d'une ingénieuse façon les plaisirs de la soirée. Au second Théâtre-Français, en effet, pas d'ennuyeux entr'actes ; à peine le rideau est-il tombé, que le musée improvisé dans le foyer appelle la curiosité du spectateur et lui fait attendre patiemment les plaisirs du drame en lui offrant ceux de la peinture.

Nous avons visité le musée de l'Odéon, et nous y avons remarqué de charmantes pages. M. Corot a exposé un tableau qui représente Homère touchant de la lyre ; rien de plus gracieux qu'un groupe de trois jeunes gens qui l'écoutent ; il y a du sentiment, de l'inspiration ; le défaut est dans la couleur.

Une Assomption, de M. A. Colin, ne peut manquer d'attirer tous les regards. Cela est joli, trop joli peut-être ; on désirerait moins de grâce, d'élégance, de coquetterie, et plus de sentiment religieux.

Le Paysan breton dans sa cabane, de M. Adolphe Leleux, est remarquable de vérité. C'est une page sévère qui fait beaucoup d'honneur au pinceau de l'artiste.

Son tableau des Faneuses bretonnes est une œuvre de la plus grande distinction. C'est vraiment fort joli.

M. Armand Leleux a donné une Danse de village. Cela est plein de mouvement. Les groupes sont admirablement disposés.

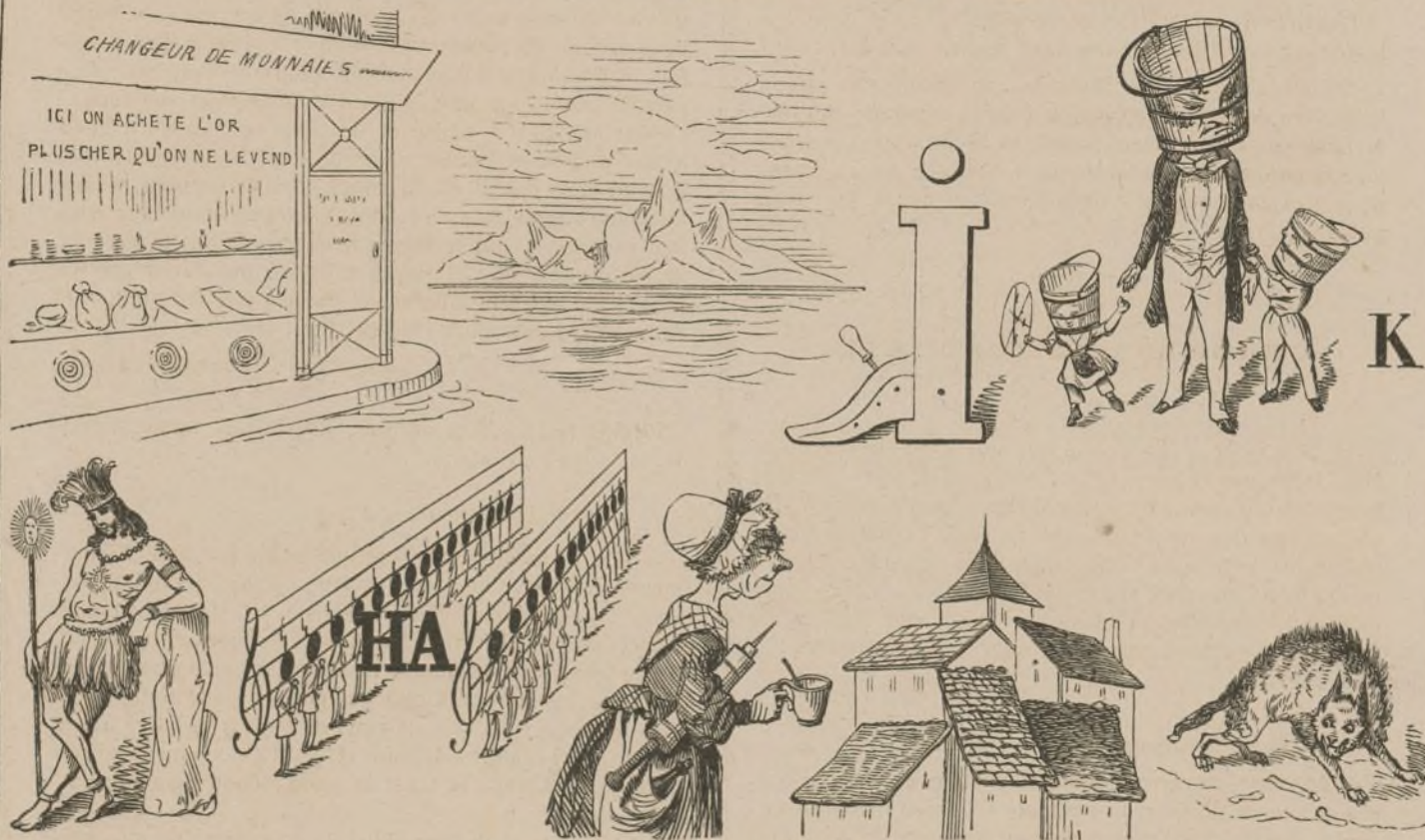
Nous avons encore remarqué deux petits tableaux de M. E. Dourneaux. Son Vieillard lisant la Bible brille par un sentiment vrai. Pourquoi cette jeune fille qui l'écoute a-t-elle les pieds nus?

Citons encore, parmi les ouvrages qui nous ont frappé dans cette visite rapide, un Lantara et un Calvaire de M. Boisselat; — une charmante figure de Jeune Fille, quoique d'un ton un peu dur, de M. Egasse; — un Paysage de M. Baccuet, dont le site est original; — un

Suisse et sa fiancée assis sur un rocher, de M. Schlesinger; — un Moulin, de M. de Serres; — une Marine, de M. Petit; — des Fruits, de M. G. Derichsweiler; — le Printemps, de M. Leulier, etc.

Dans cet aperçu bien superficiel, nous en oublions, qui méritent sans doute d'être mentionnés honorablement, mais nous aurons occasion de revenir sur le musée de l'Odéon. Beaucoup de tableaux promis à M. Bocage ne lui sont pas encore parvenus. MM. Diaz, Jules Dupré, Eugène Delacroix, et plusieurs autres de nos peintres distingués, doivent concourir à cette exposition, qui sera cette année fort brillante. Le musée de l'Odéon sera complet le jour de la première représentation de la comédie de M. Méry.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

A vent, long Temps lave AP heure, I rat porte échelle, échine, oie, lézards ailés sciant CE, deux looks scient dent.
(Avant longtemps, la vapeur ira porter chez les Chinois les arts et les sciences de l'Occident.)

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 1.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Crème du Liban. Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

L'Almanach Prophétique pour 1847

est en vente. Ce joli petit livre, qui est à sa septième année, est dû à la plume de nos écrivains les plus distingués; il est orné de 424 VIGNETTES imprimées avec luxe sur papier glacé. Prix : 50 c. Chez Aubert, place de la Bourse; et Pagnerre, rue de Seine, 14 bis.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.